



**HAL**  
open science

# ”Sang et métiers dans l’Europe méditerranéenne des XVe-XVIIIe siècles”, introduction de Professions et métiers du sang dans l’Europe romane des XVe-XVIIIe siècles

Jennifer Ruimi, Costanza Jori, Corinne Lucas Fiorato

## ► To cite this version:

Jennifer Ruimi, Costanza Jori, Corinne Lucas Fiorato. ”Sang et métiers dans l’Europe méditerranéenne des XVe-XVIIIe siècles”, introduction de Professions et métiers du sang dans l’Europe romane des XVe-XVIIIe siècles. Costanza Jori, Corinne Lucas-Fiorato, Jennifer Ruimi, Hélène Tropé. Professions et métiers du sang dans l’Europe romane des XVe-XVIIIe siècles, Orbis Tertius, p. 17-34, 2024. hal-04852076

**HAL Id: hal-04852076**

**<https://hal.science/hal-04852076v1>**

Submitted on 20 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PROFESSIONS ET MÉTIERS DU SANG  
DANS L'EUROPE ROMANE  
DES XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES



Costanza Jori, Corinne Lucas Fiorato,  
Jennifer Ruimi, Hélène Trop  . (ed.)

ÉDITIONS ORBIS TERTIUS



PROFESSIONS ET MÉTIERS DU SANG  
DANS L'EUROPE ROMANE  
DES XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES





PROFESSIONS ET MÉTIERS DU SANG  
DANS L'EUROPE ROMANE  
DES XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES

Études dirigées par  
Costanza Jori, Corinne Lucas Fiorato,  
Jennifer Ruimi, Hélène Tropé

Coordination du volume par  
Hélène Tropé

ÉDITIONS ORBIS TERTIUS

*Professions et métiers du sang dans l'Europe romane des XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*  
Collection Europe Méditerranéenne Occidentale des Temps Modernes, num. II.  
Première édition : mai 2024

Ouvrage publié avec le soutien du  
LECEMO (Les Cultures de l'Europe Méditerranéenne Occidentale - EA 3979)

**Sorbonne  
Nouvelle** / LECEMO - EA 3979  
les cultures de l'Europe  
méditerranéenne  
occidentale

  
**RÉPUBLIQUE  
FRANÇAISE**  
*Liberté  
Égalité  
Fraternité*

Image de couverture :

© *La Boucherie*, Annibale Carracci, 1580, huile sur toile  
Musée d'art Kimbell, Fort Worth, États-Unis  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_Boucherie](https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Boucherie)

© Les auteurs, 2024

© Éditions Orbis Tertius, 2024

Tous droits réservés.

Toute utilisation ou reproduction,  
en tout ou en partie, sous quelque forme que ce soit,  
est interdite sans le consentement écrit de l'éditeur

ISBN : 978-2-36783-383-5

ISSN : 2999-9731

[info@editionsorbistertius.com](mailto:info@editionsorbistertius.com)

[www.editionsorbistertius.com](http://www.editionsorbistertius.com)

Imprimé sur les presses de Dicolorgroupe  
Saint-Apollinaire, Bourgogne, France

EUROPE MÉDITERRANÉENNE OCCIDENTALE  
DES TEMPS MODERNES

La collection *Europe Méditerranéenne Occidentale des Temps Modernes* (EMOTEM) rassemble des études portant sur l'Espagne, la France, l'Italie, le Portugal, États reliés par une unité géo-historique et civilisationnelle forte. Envisagés dans une perspective interdisciplinaire, les ouvrages traitent aussi bien des pratiques et des textes que des images. Les études partent de la Renaissance, de ses héritages et de ses prolongements dans l'Ancien Régime et au-delà. Elles portent sur un seul État ou font dialoguer des spécialistes des aires considérées.





EUROPE MODERNE OCCIDENTALE  
DES TEMPS MODERNES

DIRECTION  
TROPÉ, Hélène

COMITÉ ÉDITORIAL

BELMAS, Elisabeth (Université Sorbonne Paris Nord)  
BEUZELIN, Cécile (Université Paul-Valéry-Montpellier 3)  
CASASSUS, Philippe (Université Sorbonne Paris Nord)  
CONNELL, William J. (Seton Hall University, SHU)  
DELPECH, François (CNRS)  
GARCÍA ARENAL, Mercedes (CSIC)  
PUCCI DONATI, Francesca (Università di Bologna)  
GIACHINO, Luisella (Università di Torino)  
HOUDARD, Sophie (Université Sorbonne Nouvelle)  
JORI, Costanza (Université Sorbonne Nouvelle)  
LUCAS FIORATO, Corinne (Université Sorbonne Nouvelle)  
PECH-PELLETTIER, Sarah (Université Sorbonne Paris Nord)  
PEREDA, Felipe (Harvard University)  
PEREZ, Stanis (Université Sorbonne Paris Nord)  
REDONDO, Augustin (Université Sorbonne Nouvelle)  
ROMERA PINTOR, Irene (Universitat de València)  
RUIMI, Jennifer (Université Paul-Valéry-Montpellier 3)  
TROPÉ, Hélène (Université Sorbonne Nouvelle)  
VILLARI, Susanna (Università di Messina)

## AVANT-PROPOS



La présente publication fait suite au volume intitulé *Figures du sang dans l'Europe moderne : symboles, sciences, sociétés*, paru en 2023<sup>1</sup>. Ces deux ouvrages sont issus d'un programme de recherche intitulé « Le sang : représentations symboliques, scientifiques et sociales dans l'Europe moderne (France, Italie, Espagne, xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles) ». Conçu par Elisabeth Belmas (USPN, IRIS UMR 8156) et Corinne Lucas Fiorato (Sorbonne Nouvelle, LECMO — EA 3979), il fut présenté, dans sa première étape, en 2017 à la Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord et au Campus Condorcet, puis, dans la seconde, en 2018, à la Maison de la Recherche de la Sorbonne Nouvelle-Paris (CIRRI — Centre Interuniversitaire de Recherche sur la Renaissance Italienne / LECMO — Les Cultures de l'Europe Méditerranéenne Occidentale). L'origine de cette collaboration fructueuse fut un colloque international qui s'est tenu en février 2016, dans le cadre d'un programme IDEX de la Sorbonne Nouvelle sur « Métiers et professions dans l'Europe des xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles » ; organisé par Costanza Jori, Corinne Lucas Fiorato et Jennifer Ruimi, il était titré *Métiers liés au sang dans l'Europe des xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles*. Le présent volume est constitué principalement des textes des travaux

---

1 BELMAS Élisabeth, JORI Costanza, LUCAS FIORATO Corinne, PECH-PELLETIER Sarah, PEREZ Stanis, RUIMI Jennifer, TROPÉ Hélène (éd.), *Figures du sang dans l'Europe moderne : symboles, sciences, sociétés*, Dijon, Orbis Tertius, coll. EMOTEM, 2023. Disponible en ligne : <<https://editionsorbistertius.com/emotem/244-figures-du-sang-dans-l-europe-moderne-symboles-sciences-societes.html>>.

présentés lors de cette rencontre, auxquels s'en sont ajoutés d'autres, issus des quatre ateliers organisés dans le cadre de ce programme.

La première partie du présent ouvrage porte sur les pratiques et les polémiques professionnelles liées au sang.

La seconde concerne les regards extérieurs (images, récits, spectacles) sur divers métiers du sang.

Nous remercions chaleureusement le Campus Condorcet et la Maison des Sciences de l'Homme Paris Nord, ainsi que le laboratoire LECOMO de la Sorbonne Nouvelle d'avoir contribué logistiquement, scientifiquement et financièrement à ce programme de recherche collectif. Nous remercions également l'Institut de recherche sur la Renaissance, l'âge Classique et les Lumières (IRCL, UMR 5186) de l'université Paul-Valéry Montpellier-3, pour sa contribution scientifique à l'élaboration de ce volume.

## INTRODUCTION



SANG ET MÉTIERS DANS L'EUROPE MÉDITERRANÉENNE  
DES XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES

---

*Costanza JORI*

Université Sorbonne Nouvelle / LECOMO

*Corinne LUCAS FIORATO*

Université Sorbonne Nouvelle / LECOMO

*Jennifer RUIMI*

Université Paul-Valéry Montpellier 3 / IRCL — UMR 5186





Le goût du sang imprégnait l'ancienne société, violente, cruelle, excessive : de la naissance à la mort, la vue et l'odeur du sang faisaient partie du bagage social et humain de chaque être. Fourches et échafauds, charrettes des bourreaux fumant dans les rues [...], la boucherie des hommes se confondait avec celle des animaux encombrants, égorgés en plein air<sup>1</sup>.

Cette description truculente d'un des pionniers des études sur le sang, Piero Camporesi, souligne combien cette substance, humaine ou animale, était au cœur d'un certain nombre d'activités essentielles à la vie de la cité dans l'Europe romane de la première modernité.

De nombreuses sources montrent de façon concordante combien la vue de ce fluide, sans perdre pour autant son caractère saisissant voire effrayant, était familière au sein même de l'espace public.

Si le sang a suscité un très grand intérêt dont témoigne la floraison de publications et manifestations scientifiques dans les vingt ou trente dernières années, c'est qu'il se situe à la croisée de multiples champs de recherche : histoire des pratiques et de la pensée médicales, histoire religieuse, socio-politique et de la justice, histoire de la sensibilité et, bien entendu, histoire de la littérature, du théâtre et des arts figuratifs. Ce domaine constitue un champ d'investigation

---

1 CAMPORESIO Piero, *La sève de la vie. Symbolisme et magie du sang*, traduit de l'italien par Brigitte Pérol, Paris, Le Promeneur, 1990, p. 27.

riche et fécond qui a donné lieu à de nombreuses études monographiques portant sur des auteurs, des artistes ou des courants esthétiques spécifiques. Concernant le rapport au travail, une importante historiographie critique a permis d'enrichir notre connaissance sur les pratiques, discours et figurations liés à des secteurs professionnels spécifiques, souvent circonscrits à des périodes et à des aires géographiques et culturelles ponctuelles.

Le croisement interdisciplinaire entre sang et activités professionnelles a été en revanche assez peu étudié.

Faire dialoguer sur ce double objet d'étude des spécialistes de différentes aires culturelles au sein de l'Europe romane d'Ancien Régime permet de dégager une trame de continuités, variations et ruptures et de donner du relief à certaines spécificités. Par exemple, celles-ci peuvent être géopolitiques. Ainsi, le genre encyclopédique sur les métiers de source espagnole ne semble se développer qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'alors, on trouve des traductions, ou plutôt des adaptations de provenances étrangères comme par exemple en 1616, la parution par Cristobal Suárez de Figueroa d'une version en castillan de l'édition de 1589 de *La piazza universale* de Tomaso Garzoni<sup>2</sup>. Toujours en Espagne, la promulgation de statuts de pureté du sang a eu une incidence plus forte qu'en France ou en Italie sur toute une série de pratiques et identités professionnelles (médecins, nourrices...) jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans la sphère médicale, si les dissections sont autorisées et encadrées en France, et plus encore en Italie avec la mise en place des théâtres de dissection, elles sont en revanche officiellement interdites en Espagne et le seront jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle ; plus en général, certaines villes et universités italiennes (Bologne, Padoue...) ont joué un rôle pionnier dans

---

2 SUÁREZ DE FIGUEROA Cristóbal, *Plaza universal de todas ciencias y artes, parte traducida de toscano, y parte compuesta por el doctor Cristóbal Suárez de Figueroa*, Madrid, Luis Sánchez, 1615. Édition moderne : Suárez de Figueroa, Cristóbal, *Plaza universal de todas ciencias y artes*, ed. Jalón Mauricio, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2006, 2 vol. Pour les suppressions, ajouts et manipulations du traducteur, voir ARCE MENÉNDEZ Ángeles, « Suárez de Figueroa y su versión de la *Piazza universale de Garzoni* : entre texto y paratexto », *Cuadernos de Filología italiana*, 2008, 15, p. 93-124.

l'essor de l'anatomie, de la chirurgie au XVI<sup>e</sup> puis de la céroplastie au XVIII<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, en France, les effets des exécutions lors de l'épisode révolutionnaire sur les pratiques, statut et imaginaire social du bourreau furent tout à fait spécifiques. Enfin, songeons à l'importance des conceptions novatrices du travail dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert dont la diffusion fut inégale dans les pays voisins plus ou moins perméables au mouvement des Lumières.

Sur les activités examinées, quelques remarques s'imposent d'emblée en rapport avec le lexique. Pour ce qui concerne le sang, s'il est vrai que les écrits, notamment médicaux, encore rédigés en latin, exploitent la polysémie de *sanguis* et de *cruor*, les textes en langues vernaculaires, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, augmentent notablement et recourent à peu près toujours à un seul mot : sang, *sangue*, *sangre*, selon la langue considérée. Il en est tout autrement pour les termes qui désignent le concept de travail, car les vocables en français, comme en italien et en espagnol, sont extrêmement instables et varient selon les époques et les contextes. Deux exemples :

Mais après les sciences et les disciplines libérales viennent les arts mécaniques, en grand nombre considérés dignes et honorables, mais dont certains sont jugés par chacun manifestement critiquables. [...] c'est donc chose honorable d'avoir connaissance et des sciences et des disciplines et aussi des arts mécaniques. Et encore que certains soient vils et infâmes, néanmoins ils illustrent par leur bassesse les autres qui sont plus nobles, tout comme les nuages font paraître plus éclatants les rayons du soleil qui percent quand même leur voile ténébreux<sup>3</sup>.

Ainsi s'exprimait en 1585 Tomaso Garzoni, dans *La place universelle de toutes les professions du monde* (*La Piazza universale di tutte le professioni del mondo*), l'une des premières encyclopédies sur le monde du travail, qui circula dans l'Europe romane de l'époque baroque en diverses traductions et adaptations.

---

3 GARZONI Tomaso, *La piazza universale di tutte le professioni del mondo*, a cura di Cherchi Paolo et Collina Beatrice, Torino, Einaudi, 1996, 2 vol.

Environ deux siècles plus tard, cette fois en France, on lit dans la célèbre encyclopédie de Diderot et d'Alembert, *Dictionnaire raisonné des sciences et des arts* (1751-1772) :

En examinant les productions des arts on s'est aperçu que les uns étaient plus l'ouvrage de la main que de l'esprit. Telle est en partie l'origine de la prééminence que l'on a accordée à certains arts sur d'autres, et de la distribution qu'on a faite des arts en arts libéraux et arts mécaniques [...]. Cette distinction, quoique bien fondée, a produit un mauvais effet en avilissant des gens très estimables et très utiles, et en fortifiant en nous je ne sais quelle paresse naturelle, qui ne nous portait déjà que trop à croire, que donner une application constante et suivie à des expériences et à des objets particuliers, sensibles et matériels, c'était déroger à la dignité de l'esprit humain [...]. Les arts libéraux se sont assez chantés eux-mêmes ; ils pourraient employer maintenant ce qu'ils ont de voix à célébrer les arts mécaniques<sup>4</sup>.

Énoncés dans deux contextes spatio-temporels différents, ces textes mettent en évidence la diversité des mots pour désigner les activités professionnelles : *discipline*, *sciences*, *arts*, *art libéral*, *art mécanique*. Garzoni, dans le titre de son livre, élimine le mot *métier* (*mestiere*) et n'insère pas le mot *sciences*, contrairement à l'une de ses principales sources, Leonardo Fioravanti qui, lui, intitulait son ouvrage *Le miroir des arts et des sciences* (1564). Quant à Diderot et d'Alembert, dans le titre de leur encyclopédie, ils ne font pas figurer le mot *profession*, mais en revanche associent *sciences* et *métiers*. L'historien d'aujourd'hui est ainsi gêné lorsqu'il doit désigner un objet d'étude qui, selon les périodes, les contextes, les temps, les circonstances, les auteurs, se décline de diverses manières au plan des signifiants, et donc aussi des signifiés. Car ces flottements terminologiques sont loin d'être des caprices stylistiques d'auteurs et des

---

4 DIDEROT Denis, article « Arts », in *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, 1751-1780, 17 vol. vol. 1, p. 713b-717b.

ondoiments synonymiques. Ils sont un symptôme de fluctuations profondes et de hiérarchies mouvantes qui touchent l'image des activités évoquées et plus particulièrement de celles qui concernent le sang.

Ce que, pour l'heure, on appellera donc prudemment *activités professionnelles* liées au sang correspond à des secteurs (pas seulement en rapport avec ce qui relève de la santé du corps) qui, au fil du temps, furent l'objet de transformations, involutions, évolutions particulièrement importantes.

Les flottements lexicaux évoqués renvoient comme on le sait à une très vieille histoire qui, nous rappelle Jacques Le Goff, toucha d'abord le rejet du travail, méprisé dans le monde féodal ; puis, sous la pression du développement urbain, et l'opulence qui en découlait, devint le conflit séculaire entre les arts libéraux et les arts mécaniques dont rendent compte nos deux encyclopédistes, Garzoni tentant — à reculons, pourrait-on dire — de valoriser les arts mécaniques et Diderot et d'Alembert, deux siècles plus tard, dénonçant avec véhémence la réputation mensongère de bassesse dont les arts mécaniques sont victimes et réclamant ironiquement leur réhabilitation et leur célébration.

Le tabou du sang, archaïque et primitif, préchrétien, imprégnant les mentalités médiévales, expliquerait en partie la dépréciation qui frappe certains de ces métiers : « s'il joue surtout contre les bouchers et les bourreaux, il touche aussi les chirurgiens, les anatomistes et les barbiers, ou apothicaires pratiquant la saignée — tous plus durement traités que les médecins ; il atteint enfin les soldats<sup>5</sup> ».

À partir de la Renaissance, le sang devient une matière au carrefour de bouleversements spectaculaires dans la hiérarchie des professions et métiers dans lesquels il est impliqué. Les raisons de ces secousses sont multiples : d'une part les guerres d'Italie, à partir de 1494, dont les effets sanglants des armes à feu stupéfièrent ; d'autre part le fort développement de l'imprimerie joua son rôle qui contribua à l'essor des sciences grâce à une diffusion des informations plus

---

5 LE GOFF Jacques, « Métiers licites et métiers illicites dans l'Occident médiéval », *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1999, p. 89-103.

ample qu'auparavant auprès d'un public plus vaste et plus diversifié. Le schisme protestant intervint aussi, qui rejeta la transsubstantiation, considérant qu'il n'y pas de changement de substance du sang christique en vin, remettant ainsi en cause certains *topoi* concernant la symbolique du sang ; s'ensuivirent les réactions contre-réformistes avec une exaltation accrue du dogme de l'Eucharistie valorisant à l'extrême les cultes du sang christique et des martyrs.

Dans ce cadre historique, on est loin de voir apparaître une trajectoire continue, linéaire et homogène <sup>6</sup>. Et si les études de cas qui seront exposés s'inscrivent dans de grandes tendances, les gestes, les statuts et les spécialisations varient dans les trois pays selon des rythmes différents et irréguliers, parfois indéfinis. Enfin, au siècle des Lumières, seules quelques ambiguïtés sont levées notamment dans la hiérarchie héritée du passé entre les savoirs livresques et les pouvoirs de la main, mais le sang a bien du mal à s'affranchir de la charge symbolique ambivalente déjà évoquée qui lui est associée depuis des temps immémoriaux.

Le sang est apparu dans les contributions comme un véritable révélateur de transformations professionnelles en cours. Il fonctionne comme un marqueur de l'évolution des identités et des relations entre les corps de métiers, notamment ceux liés à la santé ; il permet de voir bouger les lignes dans leurs hiérarchisations ; il révèle comment les profils socio-professionnels, mais aussi et peut-être surtout leurs stéréotypes, se refaçonnent à travers des oppositions et des rivalités dans la délimitation des champs de compétences, mais aussi par le biais de collaborations, échanges, convergences, circulation de savoirs : ce qui permet, au gré des contextes, de voir se renouveler les pratiques, les *topoi*, selon les regards soit internes, soit externes et donc, parfois, de dépasser les anciens clivages.

Si toute trace du passé n'est forcément que représentation exprimée par signes linguistiques et/ou iconiques ou comptables, il existe

---

6 « La discontinuité, c'était ce stigmate de l'éparpillement temporel que l'historien avait à charge de supprimer de l'histoire. Elle est devenue maintenant un des éléments fondamentaux de l'analyse historique ». FOUCAULT Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 16.

néanmoins des degrés différents de proximité / éloignement sémiotiques dans ces traces. Les planches du *De humani corporis fabrica* de l'anatomiste Vésale, ou les gravures du *Barbiere* du barbier Tiberio Malfi ont une valeur documentaire dénotative plus forte qu'un dessin (1569) du peintre Bartolomeo Passerotti représentant une séance de dissection présidée par Michel-Ange. Il en est de même quand on considère l'objet d'étude « boucher » : les peintures d'Annibale Carrache, figurant des boucheries à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, et leur forte charge connotative, offrent des résonances intéressantes par rapport à certaines règlementations urbaines à Bologne sur les normes d'abattage des bovidés au xiv<sup>e</sup> siècle. Les similitudes, tout comme les écarts peuvent avoir un intérêt heuristique.

Compte tenu de la charge des imaginaires que véhicule le sang, il est apparu fructueux d'adopter ce critère de *distance* (pas forcément chronologique ou géopolitique) dans l'ordre des contributions en réunissant d'abord les études de cas qui s'appuient sur des documents relativement proches, parfois internes (de médecins parlant de médecine par exemple) par rapport aux métiers examinés. Puis d'aborder des documents dont les distances par rapport au binôme sang/métier sont plus éloignées, plus indirectes mais tout aussi fécondes par rapport à la problématique.

I. Au xvi<sup>e</sup> siècle en Italie, les débats sur les pratiques professionnelles anciennes et nouvelles concernant la santé et le corps vont bon train, très animés, souvent polémiques, comme l'illustrent deux sommes encyclopédiques sur les métiers, examinées par Corinne Lucas Fiorato : l'une (1564) de Leonardo Fioravanti, chirurgien et médecin écrivant sur ce qu'il vit et expérimente au quotidien ; l'autre, de Tomaso Garzoni, abordant les métiers du sang de l'extérieur puisqu'il est polygraphe, prolifique écrivain et chanoine de Latran. Fioravanti étant l'une de ses sources documentaires, l'étude comparée des chapitres des deux hommes sur les bouchers, anatomistes et chirurgiens permet de saisir leurs divergences ainsi que leurs convergences. Elle rend compte de la richesse des confrontations d'idées entre un praticien qui doit croiser, par l'expérience sur le terrain, traditions et innovations ; et un lettré qui véhicule à la fois



les traditions, les informations du présent et les stéréotypes en voie de transformation de son époque face à des changements majeurs.

Dans ce cadre, la saignée constitue évidemment un objet d'étude privilégié. Sur ce procédé thérapeutique, alors au cœur de l'art médical occidental, plusieurs articles centrés sur les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles en France et en Italie, montrent combien les frontières entre métiers de barbiers, médecins et anatomistes sont alors poreuses et tendent peu à peu à se modifier. *Il barbiere* (1626), examiné par Carlo Alberto Girotto, est un traité en langue vulgaire sur un métier peu valorisé socialement, qui illustre le phénomène d'autopromotion et de valorisation, voire d'ennoblissement d'une catégorie professionnelle qui touchait physiquement au sang, contrairement à nombre de médecins. La grande qualité éditoriale de l'ouvrage, orné de gravures raffinées sur bois visualisant le réseau veineux et artériel, témoigne de cette aspiration, de même que les prescriptions touchant à l'emploi des lancettes, ou à la localisation des ponctions ou énonçant des normes d'hygiène nécessaires. Ce n'est du reste pas un hasard si l'on émet l'hypothèse d'une éventuelle collaboration éditoriale du barbier avec Marco Aurelio Severino, professeur réputé d'anatomie et de chirurgie à l'Université de Naples, dans le climat de bouillonnement intellectuel caractéristique de l'époque, autour de l'Accademia degli Oziosi.

Dans un tout autre contexte, à la cour de Louis XIV, Stanis Perez, croisant écrits de praticiens (comme Pierre Dionis) et archives, analyse les protocoles qui réglementent les saignées du roi et de sa cour. *Cruor* et *sanguis* ici se conjuguent, d'où les coûts onéreux des interventions qui varient à la fois en fonction du rang des soignants et de celui des patients, soulignant l'ordre pyramidal strict qui structure la cour. Ce qui s'exprime aussi par le fait que seul le chirurgien du roi soit autorisé à toucher son corps, toutefois seulement sur ordonnance de son médecin. La main obéit encore à la plume, mais ses compétences spécifiques semblent désormais affirmées au plus haut niveau. Ces protocoles rendent compte des polémiques sur la saignée (alimentées par Saint-Simon ou la princesse Palatine) entre traditionalistes et modernistes, ces derniers obtenant notamment, au tournant des années 1660, que l'art de la saignée s'affranchisse du discours astrologique.

La découverte de la circulation sanguine, attribuée à Harvey (*Motu Cordis*, 1628), joua son rôle dans ces remous en tous genres qui secouent les métiers du sang. Isabelle Coquillard examine aussi l'état des polémiques désormais récurrentes dont la saignée est un élément déclencheur. On n'est plus à Versailles, mais à Paris, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les docteurs régents de la faculté, s'interrogeant sur les différents types de saignées et leurs localisations, imposent une forme de contrôle sur cet acte thérapeutique face aux chirurgiens/barbiers traités comme de simples exécutants ou face à des médecins aux positions jugées peu orthodoxes. Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les contrôles sur la phlébotomie portent en revanche sur les médecins prescripteurs eux-mêmes. Cet infléchissement, opéré en partie sous la pression des patients, atteste une évolution des sensibilités et des approches, grâce à des médecins comme Lieutaud ou Leroy, qui dans leurs traités préconisent d'adapter la prescription à la pathologie spécifique du patient, ce qui est nouveau. Là, c'est autour de la relation médecin / malade que le rapport au sang apparaît comme le marqueur d'une évolution des pratiques et des mentalités.

Entre le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du siècle suivant s'affirment par ailleurs de nouvelles spécialisations professionnelles analysées par Elena Taddia : l'anatomiste céroplaste, qui apparaît d'abord en Hollande et en Italie (Padoue et Bologne), est l'héritier du développement de cette science durant la Renaissance. L'invention des injections de cire endovasculaire après vidange des vaisseaux, facilite une meilleure connaissance de la circulation sanguine et du réseau veineux et artériel. Ces avancées des savoirs expérimentaux et des techniques permettent également l'affirmation d'une figure aux compétences toujours plus spécialisées : le médecin légiste. Ainsi, l'autopsie des corps de nouveau-nés introduit des innovations conséquentes dans le domaine de la médecine légale, notamment pour les cas de soupçon d'infanticide maternel. Et l'on voit là encore la corrélation entre pratiques médicales et évolutions des mœurs.

Les débats, querelles, concurrences, promotions de certains métiers par rapport à d'autres, varient en fonction des temps, des lieux et des innovations scientifiques, mais l'un des paramètres multi-formes concerne avant tout la sphère religieuse et, plus généralement

la charge symbolique ambivalente du sang qui touche entre autres la pureté ou l'impureté du sang.

En Espagne, celui-ci s'inscrit dans une vieille tradition ethno-religieuse. Hélène Tropé, à partir de textes de législation anciens sur la pureté du sang, retrace les recyclages que l'on fait de ces statuts destinés à conserver un sang pur, notamment dans l'exercice de la médecine. Elle montre combien l'histoire des juifs est liée à celle des rois d'Espagne depuis le <sup>XII</sup><sup>e</sup> siècle : plusieurs grands médecins juifs convertis furent au service de la famille royale. C'est à partir du <sup>XIV</sup><sup>e</sup> siècle que des lois visent à exclure médecins juifs et morisques, soupçonnés de vouloir nuire aux chrétiens. Au <sup>XVII</sup><sup>e</sup> siècle enfin, le lien est fait plus nettement entre le sang et la pureté morale, entraînant de nombreux pogromes visant les juifs. Après les juifs, ce sont les morisques qui sont visés — et exclus — à leur tour. Si ceux-là furent éloignés, sinon chassés du pays, haïs parfois par le peuple, ils restèrent pourtant recherchés par une petite élite en quête de médecins expérimentés. Ces lois d'exclusion religieuse procèdent sans doute d'une querelle entre « vieux-chrétiens » et « nouveaux-chrétiens » en quête de privilèges. Cet idéal nobiliaire de pureté du sang contamine durablement l'imaginaire collectif.

La marque d'impureté des savoirs médicaux peut aussi être d'ordre socio-religieux. Sarah Pech-Pelletier examine l'allaitement dans l'Espagne des <sup>XVI</sup><sup>e</sup>-<sup>XVII</sup><sup>e</sup> siècles. Les travaux de l'anatomiste Juan Valverde de Hamusco (1556), disciple de Vésale, qui auraient pu modifier l'approche traditionnelle de l'allaitement n'ébranlèrent pas les vieilles certitudes associant à la physiologie une forme de hiérarchie sociale et morale. On croyait que dans les seins s'opérait une alchimie qui faisait du lait un « sang blanchi » ou un « sang très cuit ». Issu d'une même substance, l'allaitement apparaissait dès lors risqué lorsqu'il était assuré par une nourrice. Le sang-lait de celle-ci risquait d'effacer celui de la mère, d'où le rejet des nourrices d'origine converse ou morisque afin de ne pas porter atteinte à la pureté des lignages. Les médecins martelant que le lait était un vecteur de transmission des vices et des vertus, il importait aussi pour les parents de tenir compte du tempérament de la nourrice, le lait créant une situation de maternité symbolique qui aurait pu supplanter la maternité biologique.

Le sang a un effet décisif sur d'autres activités féminines liées à l'impureté du flux menstruel qui est à mettre en lien avec les interdits ancestraux comme ceux du Lévitique indiquant qu'une femme qui a ses règles est impure pendant une semaine : interdits restés en suspens dans l'imaginaire collectif. Claudia Pancino, notamment à partir de minutes de procès pour sorcellerie, étudie la question des sortilèges menstruels pratiqués en France (principalement Bologne), comme à-côtés rentables pour certaines femmes pauvres (servantes ou prostituées). Elle montre précisément à quel point les règles des femmes constituent le lieu d'un danger, susceptibles d'être utilisées à des fins de sorcellerie, pour tromper les hommes et se les attacher (sentimentalement) malgré eux, au cours de sortes de parodies blasphématoires traquées par les Inquisiteurs. Ces « baptêmes du sang menstruel » font alors l'objet d'un détournement du rite baptismal en tous points conforme à la liturgie chrétienne, mêlant dans un même mouvement le sang sacré issu du Christ et le sang impur hérité d'Ève.

Au tournant des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, cependant, certains dépassent le préjugé de l'impureté du sang féminin : au plan médical, et non plus magique, le médecin Nicolas Chambon de Montaux, qu'étudie Jean-Christophe Abramovici, se présente comme étant tout entier dévoué à soulager les femmes de leurs divers maux. Qu'ont en commun ces maux sinon le fait de tous être articulés autour de la question du sang ? Du sang qui s'écoule chaque mois, se répand lors de l'accouchement, s'arrête de couler à la ménopause, créant alors maints dysfonctionnements : autant de fluides, certes non plus considérés comme impurs, mais comme lieu d'un secret, d'un mystère du vivant. Tendü entre démarche empiriste et esprit de système, Chambon, qui s'inscrit dans un rapport de collaboration avec les chirurgiens, réserve la saignée à quelques cas restreints d'accidents post-partum, conçoit les règles comme une « saignée naturelle » et décrit de façon minutieuse les variations et les différents états du fluide en fonction de l'âge et de la santé des patientes.

L'impureté touche aussi la figure du boucher sur lequel la bibliographie critique récente est riche. Appartenant à un art mécanique socio-économiquement très influent en France comme en Italie dès le Moyen Âge, il est toutefois, malgré la puissance de ses

corporations, stigmatisé comme exerçant un métier vil, brutal, corrompu par un contact constant avec le sang animal et par son goût pour l'argent.

Rossella Rinaldi et Francesca Pucci suivent l'évolution des activités liées à l'abattage et à la consommation de viande dans les grandes villes italiennes entre XIV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle et plus ponctuellement en zone rurale. Les sources iconographiques, la littérature agronomique, les statuts de corporations et les législations urbaines analysées à la loupe restituent en creux l'image d'un métier dont les gestes et le savoir-faire sont de plus en plus encadrés et réglementés en termes de normes hygiénico-sanitaires ou de politique de contrôle des prix. Techniques d'abattage et de découpe, outils pour la saignée ou la pesée afin d'éviter les fraudes, espaces de travail font l'objet de prescriptions et de descriptions méticuleuses. La préoccupation concernant la gestion des déchets sanguins par les autorités urbaines de diverses villes, édictant des normes toujours plus rigoureuses (valables pour les bouchers mais aussi équarisseurs, tanneurs, barbiers), laisse entrevoir une part d'ambivalence derrière la crainte persistante de pollutions et infections. On peut y déceler, en filigrane, le souci d'ordre moral et esthétique de préserver le « décorum » de la ville, d'éloigner la vue du sang des édifices emblématiques du pouvoir. On observe aussi l'émergence et la spécialisation progressive, avec des variations régionales, de nouvelles pratiques culinaires, et de tout un ensemble de nouveaux professionnels de la gastronomie, autorisés à confectionner et faire commerce de viande transformée à partir de son sang. Pensons aux boudinières et aux tripeuses ! Ainsi, le métier de boucher permet de retracer les conséquences de l'interdit religieux consistant à manger du sang et son abandon progressif.

II. Les croisements entre les documents sur les pratiques et sur les représentations imaginées qu'elles engendrent sont infinis et mettent en évidence l'intérêt évident que présentent de nouvelles explorations. Le sang, en effet, suscite nombre d'images littéraires et figurées qui jouent un rôle fondamental dans la construction de *topoi* professionnels, de même qu'à l'inverse, les lieux communs sur les professions influencent les représentations littéraires et artistiques, ces dernières étant à la fois les reflets d'un imaginaire et des facteurs qui

réactivent et renforcent des stéréotypes professionnels déjà ancrés dans la société.

L'idéal nobiliaire de pureté du sang, examiné précédemment dans des documents entre autres de législations, resurgit dans la figure du *picaro*, étudiée par Cécile Bertin-Élisabeth qui montre que ces personnages exercent tous des métiers liés au sang et sont tous en quête de reconnaissance. Les récits picaresques commencent invariablement par l'épisode d'une naissance proprement ignoble, souillée, impure ; les activités professionnelles de la famille du personnage sont marquées négativement par le sang, du barbier au bourreau ; et cela entre en résonance avec l'ascendance du personnage qui n'est pas anciennement chrétienne. Pourtant, c'est bien en exagérant ces représentations de la peur du sang et de la souillure qu'elle engendre que les auteurs mettent en évidence certaines formes d'exclusion. La figure littéraire du *picaro* révèle ainsi toutes les inquiétudes, tous les tabous d'une Espagne marquée par les statuts de pureté de sang.

Le boucher — on revient à lui — fait partie de ces professions modelées par l'imaginaire du sang. Ismène Cotensin met l'accent sur l'importance de la peinture dans la construction de l'identité socio-professionnelle des bouchers, qu'illustrent par ailleurs certains vitraux décorant les chapelles des cathédrales en Italie et en France dès le xv<sup>e</sup> siècle (vitraux des corporations de bouchers à la collégiale de Sémur en Auxois, etc.). Elle interroge plus précisément la question de l'ellipse visuelle de l'écoulement du sang par l'abattage dans les deux tableaux qu'Annibale Carracci, proche par des liens de parenté des corporations de bouchers, consacre à leur activité à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Ces scènes de genre, riches en détails sur les outils, les gestes, les habits du métier (dont le tablier immaculé) brillent par l'occultation du sang trivial de l'animal, sans doute dans une perspective de promotion de la noble dignité du boucher, évacuant la brutalité de la mise à mort. Cette invisibilité du sang se lit également comme une conséquence des prescriptions post-tridentines réservant la représentation picturale du fluide aux scènes de martyr et de crucifixion. La figure du boucher se mêle parfois à celle du bourreau et Vincent Jolivet insiste sur la confusion des rôles et des emplois en examinant des figures de chirurgiens cruels dans l'œuvre de Sade, tantôt bourreaux, tantôt bouchers. Les victimes innocentes subissant

leurs méfaits sont alors estropiées, découpées, ouvertes, puis inondées de sperme. Le sang qui coule — et la douleur de l'opération qui y est associée — provoquent alors une excitation sexuelle intense chez ces praticiens. Le morcellement du corps humain déchiqueté à dessein se rapproche ainsi de la découpe du boucher : méthodique et implacable, mais tandis que le sang des bouchers est sciemment dissimulé dans ses figurations, il coule à foison dans les descriptions littéraires de Sade.

C'est aussi ce que rapporte Cécile Berger, analysant le théâtre de Gozzi : *gore* avant l'heure, ce théâtre de la cruauté multiplie les allusions au sang, qui sont tout autant de présages néfastes pour les personnages aux destins tragiques. Baignant dans le sang, mais adoptant parfois une certaine forme de distance comique, les scènes *gozziennes* suscitent alors à la fois rire et effroi chez les spectateurs. Les bourreaux de fiction font ainsi écho aux bourreaux bien réels opérant lors de scènes d'exécution vénitienes ; et le dispositif théâtral, comme l'a montré Christian Biet pour le théâtre français des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, devient une imitation de l'échafaud. Un autre élément est important : Gozzi ne cherche pas à montrer le sang dans son versant mortifère, mais au contraire comme un fluide vital, et l'on retrouve du reste une idée similaire à propos des tableaux — plus anciens — de Carracci.

Comme l'a bien fait comprendre Machiavel, l'Église chrétienne a l'art d'associer le spirituel et le matériel ; on pourrait ajouter qu'elle a formidablement su lier l'écrit et le visuel (Albert Le Grand, promoteur de l'image comme Bible des ignorants). De ce fait, le sang christique, et l'usage que l'on en fait lors des occasions rythmant la vie publique des catholiques, sont fondamentaux.

On voit combien dès le XV<sup>e</sup> siècle, arts figuratifs et anatomie sont étroitement imbriqués, combien les nombreux métiers du spectacle s'unissent pour concevoir des cérémonies religieuses grandioses exaltant le sang de Jésus ou celui des martyrs, combien les exécutions publiques nécessitent de professionnels.

La question de la visibilité/invisibilité du sang, très présente au niveau des pratiques et de la réglementation de l'espace public dès le Moyen Âge, traverse donc également tout le champ de la représentation artistique, littéraire et bien entendu spectaculaire des métiers

en rapport avec la substance sanguine, témoignant de la persistance de son épaisseur problématique et symbolique entre Renaissance et Lumières.

Jennifer Ruimi s'intéresse ainsi à la représentation des bouchers en France au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle montre combien les textes de tout type, et en particulier ceux des moralistes comme Mercier, dressent tous un portrait cruel des bouchers : ceux-ci seraient violents, luxurieux, bestiaux, en somme des êtres barbares teints du sang des bêtes qu'ils tuent. Pourtant, les bouchers forment à ce moment-là une corporation puissante et prospère et la viande est un objet de grande consommation. Cette mythologie cruelle est à mettre en relation avec le combat des penseurs contre la présence des tueries en ville. La nécessité de placer des abattoirs hors de la cité est ainsi régie par deux arguments : l'argument hygiéniste (que faire des déchets animaux et du sang qui maculent les rues ?) mais aussi l'argument moral. En effet, regarder le sang couler, pensent les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle, est susceptible de souiller l'âme des spectateurs. Si l'on ne peut se passer de la consommation de viande, du moins peut-on agir pour ne plus *voir* le sang.

C'est tout l'inverse qui se produit dans la corrida. Le métier de torero à cet égard est également exemplaire, car c'est l'un de ceux qui condensent les ambivalences des métiers du sang. L'Ibérie ressemble à une peau de taureau, écrivait déjà Strabon, comme le rappelle Juan Manuel Ibeas Altamira, qui retrace l'historique de cette activité dont les enjeux anthropologiques, politico-économiques, religieux se dévoilent de manière exceptionnelle dans l'œuvre de Goya. Les images du peintre évoquent les gestes, les armes, les rituels, variant selon les époques, de cette danse mortuaire qui illustre la complexité de l'héroïsme tragique à fois de l'homme et de la bête. Ce spectacle, coûteux à tous égards, fortement hiérarchisé (dans l'arène, les hommes à pied sont du peuple et ceux à cheval, de la noblesse) crée un instant une cohésion entre les classes. Mais Goya, sensible, en homme des Lumières, nous oblige aussi, par ces dessins, gravures et peintures, à faire face à notre barbarie.

C'est encore Goya, l'Aragonais, qui exprime son rapport au sang dans l'article que lui consacre Lydia Vázquez. Elle examine les nombreux dessins préparatoires sur les sujets les plus sanglants



qu'il aborde, adaptant ses outils de travail aux thèmes figurés. Entre crayon, fusain, craie, etc., il choisit la sanguine pour représenter ceux qui sont les plus fortement liés à la sauvagerie. Recourant à la symbolique des couleurs, il joue sur les contrastes entre la blancheur des victimes et le rouge des bourreaux. La sanguine, qu'il utilise pour figurer la fureur extrême, dans la *Tauromachie* ou les *Désastres*, ne partage-t-elle pas quelques-unes de ses composantes chimiques avec le sang dès lors qu'elle est produite à partir de l'hématite, espèce minérale composée d'oxyde de fer ? Même en-deçà du trait, des ombres et des lumières, le peintre peut rendre compte de la fureur sanguinaire du monde tel qu'il le perçoit, et le vit.

Si la dimension religieuse était présente dans les corridas, entre autres parce qu'à une certaine époque, l'Église offrait des indulgences à qui y participait et parce que les revenus lucratifs de ces spectacles revenaient en partie aux œuvres charitables, d'autres cérémoniaux publics, plus pacifiques, organisés par les congrégations religieuses, nécessitaient des infrastructures et compétences professionnelles tout aussi nombreuses et élaborées. Les liens entre métiers, sang et religion apparaissent tout d'abord de façon évidente dans les célébrations religieuses.

Costanza Jori montre à quel point le rituel napolitain consistant à exposer le sang miraculeux de San Gennaro mobilise toute une série de métiers liés à la ville et aux spectacles (où convergent arts libéraux et mécaniques). Auteurs, acteurs, peintres, scénographes, dramaturges sont tous engagés dans la volonté de mettre en scène le prodige de la liquéfaction du sang de San Gennaro, gage de la bienveillance du saint envers la ville : cette dimension spectaculaire, encadrée par les autorités politiques et institutions ecclésiastiques, culmine à l'âge baroque. La comparaison entre deux ouvrages dramaturgiques consacrés à la vie, la mort et les miracles du martyr, de Luigi Joele (1645), puis d'Andrea Perrucci (1704), permet de réfléchir à la façon dont le précieux sang est donné à voir dans le contexte d'une pratique de théâtre de collège, ou d'un spectacle payant : tantôt verbalement magnifié par de chatoyantes *ekfrasei* et de précieuses métaphores marinistes, tantôt directement matérialisé sur scène, aux yeux des spectateurs, grâce au savoir-faire des « faiseurs de feintes » et peintres scénographes. Point intéressant : l'origine légendaire du

sang de San Gennaro provient des gouttes de sang prélevées par la nourrice du futur saint sur sa tête décapitée. Or, le motif du linge venu éponger le sang de l'homme décapité resurgit dans l'article consacré aux reliquaires hématiques au XVII<sup>e</sup> siècle. Analysant différentes formes de discours (chroniques, récits, dialogues fictifs), Sophie Houdard souligne le caractère très particulier du sang versé par le bourreau et évoque le désir du peuple de conserver, voire de boire le sang des condamnés exécutés. Si le supplice joue un rôle expiatoire vis-à-vis de Dieu et garantit le bon fonctionnement de l'État en affirmant le pouvoir royal, la constitution de ces reliquaires hématiques met en évidence le statut sacré du sang et fait écho au sang du Christ. Dès lors, les personnes dont on recueille le sang sont présentées, de façon topique, comme des victimes sinon comme des martyrs, et les lieux communs hagiographiques des récits de condamnation acquièrent ainsi une fonction de propagande. Sacralisé, ou au contraire considéré par certains comme le signe d'une superstition populaire, le sang des suppliciés apparaît alors comme le lieu d'une ambivalence symbolique.

La résonance christique du sang est également présente dans la contribution d'Alain Cantillon à propos des *Pensées* de Pascal et des tableaux de Philippe de Champaigne, tous deux proches de Port-Royal. Si Blaise Pascal et Philippe de Champaigne n'ont pas exercé à proprement parler d'activités professionnelles liées au sang, précise l'auteur, ils ont largement évoqué cette substance : Pascal en parlant du sang tant d'un point de vue scientifique que religieux, Champaigne en peignant la souffrance et l'écoulement de gouttes de sang. Chez l'un comme chez l'autre, la question de la relique surgit : Pascal la désigne comme le sujet d'un possible miracle accompli au moyen de la puissance du sang christique ; Champaigne, lui, peint avec sa Véronique une relique qui en cache une autre.

Le sang qui coule, qui ruisselle, que l'on recueille, que l'on expose, dont on transmet le souvenir apparaît alors comme le lien entre ces dernières contributions. De façon singulière, celles-ci étudient des professions surtout issues des arts libéraux : auteurs, dramaturges, penseurs qui se mettent au service d'un sang sacré et rendent compte de son caractère miraculeux.

Tabou, rejet, fascination : les attitudes vis-à-vis des métiers du sang différent, faisant écho à l'ambivalence même de ce fluide associé tant à la mort qu'à la vie. Un point commun réunit cependant toutes les études. Si les activités professionnelles liées au sang semblent nécessaires à la survie de la cité — qu'on se souvienne de la difficulté des moralistes français à résoudre la contradiction entre l'envie de manger de la viande et la critique en règle de la figure du boucher —, elles sont aussi le lieu d'un imaginaire surdéveloppé. Barbiers, médecins, bouchers, bourreaux, etc. : d'autres métiers ont-ils charrié autant de symboles, de signes et de fantasmes que ceux liés au sang ?